

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 47

Artikel: Croquis de campagne : la mort du noyer
Autor: Schuler, Annette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204620>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un autre fredonnait :

Nous nous battons, mes belles dames,
Nous nous battons sur vos genoux.

Que dites-vous de cette peinture de l'estaminet de Peytrequin, le politicien envieux et fiel-
leux :

En ouvrant la porte, une intolérable puanteur, un nuage épais, quelque chose d'âcre qui pique aux yeux et vous prend à la gorge, fusait, vous gisant au passage, dans l'humidité de la rue. Dans la grosse chaleur moite rampaient d'innombrables relents : rogomme, mangeaille, vinasse répandue... ou rendue entre deux hoquets, crasse qui feutre les cheveux, sueur humaine qui baigne et qui beurre abondamment les peaux malpropres... Enfin, l'œil s'habituant à ces demi-ténèbres, on avait la vision confuse de paysans affolés, arc-boutés, sur leurs coudes, qui traînaient parmi les ronds gluants des verres, et de fessiers rebondis qui débordaient des bancs étroits. Pifs et troynes écarlates luisaient dans cette fumée avec plus d'éclat que les chichots de suif bavant dans leurs chandeliers de fer.

Il n'y a pas moins de vigueur dans le tableau — superbement brossé — des bourla papey s'emparant des parchemins de M. de Ropraz :

Maintenant, sur la place, un énorme brasier éclairait violemment toutes les façades, où se découpaient des silhouettes d'hommes sombres et de femmes échevelées. Tous se donnant la main, sautaient auteur du feu, chantaient des refrains de rondes enfantines :

Il faut un' grande perche
Pour abattre les noix.
Embrasse,
Embrasse,
Embrasse qui voudras !

Et de minute en minute, ponctuant la chanson avec un bruit mat ou un son métallique, tombaient de haut sur le pavé les trésors de la chambre forte : in-folios, morceaux de parchemins, paquets de tress et de créances armés de la griffe qui hante le sommeil des pauvres et l'ardente insomnie des mères ou des épouses ; la balance, les poids, la « raclete » et le quarteron, ces instruments de la dîme abhorée...

Mais tout n'est pas sombre dans cette histoire, loin de là. Quoi de plus frais, de plus gracieux, par exemple, que le récit de la promenade de Raoul et de Rose à Clarens, à travers le vignoble « fraîchement dépouillé, dont les teintes d'un jaune vif remplissaient tout le paysage ! » Et la soirée où la fille du syndic reçoit, dans sa « chavanne », sous l'œil de son père, les jeunes gens admis à l'honneur de prétendre à sa main ! Cela est dépeint dans des pages vraiment exquises.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

Croquis de Campagne

LA MORT DU NOYER

QUATRE heures du matin. Rien, encore. On dort d'un bon sommeil campagnard. Les fenêtres ouvertes laissent pénétrer l'air nocturne qui sent bon.

Soudain, on est éveillé en sursaut. Un bruit formidable secoue l'ambiance.

C'est comme un vieux mur qui s'écroulerait, un pan de maison qui s'effondrerait, une chute inexprimable, enfin sourde, violente se terminant par un cri, un cri terrible et naissant, un cri humain, presque.

Dans la ferme, en face, la ménagère alerte est debout déjà, faisant le feu pour cuire, à l'aube, le café de ses hommes.

Elle saisit un falot; son mari la suit avec deux de leurs fils. Ils vont voir ce que c'est, d'où cela vient.

Ils traversent une cour, un champ, et puis, soudain s'arrêtent.

Mais, c'est un arbre qui est là, un pauvre cher noyer gisant à terre, immense et mort.

Il a chu, arraché à la vie par des volontés centenaires. Il devait mourir, lui aussi, puisqu'il était si vieux, et, le grand cri déchirant, comme parti de

Le roman finit bien. En dépit de mille traverses, le petit-fils de ceux qui incarnent l'ancien régime, épouse Rose, l'enfant du peuple, modèle accompli de pureté, de beauté morale, de vraie noblesse ; et, ayant achevé de lire cette œuvre où M. Samuel Cornut a mis le meilleur de son talent et toute son âme de patriote, on se prend à dire avec le poète :

Il est doux de rêver avant de le fermer,
Ton livre, et de sentir tout son cœur s'animer.

V. F.

Consultation médicale. — Dites donc, docteur, quelles sont les précautions à prendre par ce temps de froidure et d'humidité ?

— Un bon pardessus, un cache-nez, un parapluie. Eviter les courants d'air. Et puis, tout ça n'est encore rien.

— Diable !

— Oui, l'important est de rester chez soi, au coin du feu, tant qu'il fait mauvais.

Oh ! l'argent. — Deux hommes s'injurient dans la rue, hurlent, grincent des dents, les yeux hors de la tête, puis se ruent l'un sur l'autre. Un passant crie :

— Hé ! les batailleurs ; il y en a un de vous qui perd son portefeuille.

Les deux hommes se lâchent aussitôt et se mettent à chercher par terre.

JEUX DE SOCIÉTÉ

Deviner les points des cartes qui se trouveront sous chacun des paquets qu'on aura fait faire d'un jeu entier, de 52 cartes.

Après avoir mêlé le jeu, vous en faites faire des paquets qui doivent tous compléter le nombre 13, en comptant les as pour 1, les figures pour 10, et les autres pour leur valeur. Les paquets de cartes doivent être masqués, en ayant leurs couleurs tournées sur le plat de la table, et vous devez vous cacher pendant qu'on fait l'opération.

La personne qui fera les paquets prendra, par exemple pour première carte, un as qui vaut 1 point ; elle posera cette as sur la table, en cachant le point ; elle mettra par-dessus 12 cartes qu'elle prendra indifféremment pour compléter le nombre 13, ayant également soin de masquer les points. Pour le second paquet, si la première carte qu'elle prendra est une figure ou un dix, elle mettra, dans le même ordre que dessus, 3 autres cartes pour faire le nombre 13, ainsi de suite jusqu'à la fin ; et lorsqu'il ne se trouvera pas assez de cartes pour composer un dernier paquet, la personne laissera les cartes sur la table.

ses entrailles, c'était sans doute, son adieu à la vie. C'est peut-être dur de mourir pour les arbres, comme ce l'est parfois pour les hommes...

La fermière agitait son falot, tournait autour du géant terrassé.

— Quelle peû, il m'a fait, dit-elle ! J'croyais que c'était le toit au hangâ qui nous tombait. Heureusement que ça n'est pas arrivé quand nos petits étaient dessous, sans ça...

— Heureusement oui, mais, c'est dommage, il était beau quand même, il est mort trop vite, répondit l'homme.

Ils rentrèrent, le bruit de leurs lourdes chaussures, adouci par l'herbe d'abord, puis, résonnant fort dans la cour pavée de pierres irrégulières, leur lumière faisant autour d'eux des ombres mouvantes.

*

Il est là, le noyer, trois, presque quatre fois centenaire. Il s'est assalé dans le champ, laissant, avec une plaie béante un morceau de son trone.

Et l'on voit, sous l'écorce, l'intérieur du bois passant du blanc-jaune au brun foncé, puis, au milieu la moëlle même, espèce de matière noirâtre, à moitié pourrie, dégageant une âcre odeur d'humidité. Quelques vers s'y repaissent.

Le trone, les branches sont couverts de lierre et d'une mousse, soyeuse autant que du velours. Les feuilles sont belles encore, et des noix, dernier laïeur de l'arbre mort, attendaient de mûrir.

Cela étant fait, vous vous approchez et vous voyez combien il y a de paquets : vous en mettez toujours mentalement 4 à part, et vous multipliez les autres restants par 14, auquel nombre vous ajoutez 4, pour les 4 paquets que vous avez mis à part, et vous y ajoutez de plus le nombre des cartes qui restent sur la table, s'il s'en trouve de reste, car quelquefois il n'en reste pas, quoiqu'il y ait 8 paquets ; mais s'il ne se trouve que 4 paquets, sans qu'il reste de cartes, les 4 as sont alors dessous, ce qui fait 4 points ; où s'il n'y avait encore que 4 paquets, et qu'il restât quelques cartes, il faut pour lors compter autant de points que de paquets, et y ajouter 1 pour chaque carte restante.

*

Deviner les points qui se trouveront sous trois ou quatre paquets qu'on aura faits d'un jeu de piquet, composé de 32 cartes.

Pour faire ce tour, il faudra se comporter comme au précédent, excepté que les as seront comptés pour 11, les figures pour dix, et les autres cartes pour leur valeur ; et s'il ne se trouve que 3 paquets sur la table, vous ajouterez 16 au nombre des cartes qui resteront ; cette addition sera pour lors le nombre des points des 3 cartes qui sont sous les paquets. Mais s'il y a 3 paquets, il faudrait, au lieu de 16, ajouter 32 au nombre des cartes retranchées ; ce qui fera pareillement le nombre de points des 4 cartes. Observez qu'au lieu de faire compter jusqu'à 15 pour chaque paquet, comme on a fait au tour précédent, on devra compter jusqu'à 45.

Comblé. — Un mari plaide en séparation pour incompatibilité d'humeur.

Pendant le procès, il perd sa femme.

— Un ami, qui ignorait ce décès, le rencontre.

— Eh bien ! vous avez plaidé en séparation, qu'avez-vous obtenu ?

— Mieux que je n'espérais : j'ai obtenu le veuvage.

Apparences. — N'est-ce pas, monsieur, que je ne paraît pas mon âge, malgré mes quarante ans, disait l'autre jour Mme R.

— C'est vrai, madame, car on vous en donnerait cinquante à cinquante-cinq.

Affaire d'appréciation. — Un célèbre chirurgien, par une opération délicate, sauve la vie d'un millionnaire.

— Que vous dois-je, docteur ? fait celui-ci une fois rétabli.

— Trois mille francs.

— Diable ! diable ! c'est bien cher. Vous ne pourriez me passer cela pour deux mille francs ?

— Vous estimatez votre vie deux mille francs. Soit. Voussavez mieux que moi ce que vous valez.

Le matin venu, quelques paysans s'arrêtèrent devant. Sur leurs visages, ils avaient cette expression mi-sentimentale, mi-brutale que leur donne facilement les accidents du terroir.

— Quand même, fit l'un, il aurait bien pu attendre et finir ses noix avant de se casser le cou !

— Bah ! pour ce qu'y en a ! pas la peine ; fallait voir la récolte de l'an passé.

Un autre donna un coup de pied dans le tronc.

— Il a fait son temps, et, il en a vu plus que nous. Si je venais vieux comme lui, je me plaindrais pas.

— Ben moi, je me plaindrais, ajouta un troisième, usé aux labours, la face tannée, le dos rond, rapproché déjà de la terre. Ce n'est pas si drôle que ça, la vie.

Peut-être songeait-il à ses deux fils morts en deux ans...

*

A l'instant, la ménagère d'en face arrive avec son plus jeune enfant, un petit blond, sauvage, tremblottant sur des jambes pas fermes encore, gâté par toute sa maladie dont il est le huitième et l'ultime rejeton.

— Y a le petit qui veut voir le malheur, explique la mère à un laboureur préparant sa charrette, il n'a pas même voulu attendre que je lui accroche ses bas pour venir.

L'enfant emprisonne ses doigts dans ceux de sa maman. Il contemple le géant terrassé.

LE MONSIEUR QUI CHANTE

DIRE que le Vaudois aime le chant serait, assurément, commettre un truisme. Les innombrables chorales de nos villes et de nos campagnes constituent une preuve suffisante des goûts musicaux de nos compatriotes. Je n'irai pas jusqu'à dire que le Vaudois aime la grande musique, non, pas plus qu'il n'aime le grand art en peinture ou en littérature. Peuple de juste milieu en tout, ses tendances esthétiques demeurent « contre droit ». La musique bon enfant, la peinture bourgeoise et les livres un peu ternes lui agrémentent évidemment. L'en blâmerai-je ! Mon Dieu, non ! Il est ainsi fait, il n'y peut rien.

Cela constaté, j'ajoute que, par-ci par-là, j'ai rencontré un type de « monsieur qui chante », lequel pour être gai, n'en est pas moins un abominable raseur. Le plus « malade » de ces spécimens qui m'a été donné — par qui, hélas ! — de trouver sur mon chemin, appartenait à la classe des fils à papa, qui sous prétexte de se perfectionner dans le commerce avant de reprendre la « boîte » paternelle, visitent la clientèle en villégiaturant un peu partout.

Ce fut dans un hôtel de nos Alpes que j'eus l'heure de découvrir ce personnage. Le matin, en faisant sa toilette, — nos chambres étaient contiguës, — il me chanta, ignorant, je l'espère, ma présence de l'autre côté du mur, cinq fois de suite la *Ballade du roi de Thulé* :

Il était un roi de Thulé,
Qui, jusqu'à la tombe fidèle,
Eut, en souvenir de sa belle,
Une coupe en or ciselé.

Tout en se débarbouillant, le camarade se gargarisait de la musique de Gounod, interrompant sa phrase pour plonger son visage dans la cuvette ou s'ébrouer comme un cabot dans une fontaine. Il ne me fit pas même grâce du récitatif et m'assura, à cinq reprises, qu'il ... voudrait bien savoir qui était ce jeune homme, Si c'est un grand seigneur et comment il se nomme.

Je n'eus garde de lui répondre de crainte d'interrompre sa veine musicale; cependant, en y pensant un peu, je ne pus m'empêcher de trouver la dose un peu exagérée. A table d'hôte, nous fîmes connaissance. C'était vraiment un gai compagnon, mais un de ces Vaudois que les voyages et les hôtels ont déformé. Tant pis. Il chantait à toute heure. De plus, il était absolument éclectique. Son répertoire contenait de tout : chansonnettes comiques et chants patrio-

par les années. Il en fait le tour, le palpe, lui arrache des feuilles, le considère comme un ami, qu'il n'aurait jamais imaginé dans cette posture. Certes, il le trouve plus grand, plus imposant encore que lorsqu'il était debout. Comme il doit trouver inexplicable, dans son petit cerveau, cette idée de « mort d'un arbre ».

Les arbres, est-ce qu'ils ne sont donc pas toujours là pour nous donner leur ombre ou leurs fruits ?

— Allons, petiot, fait la mère, viens, faut que je rentre, y a des haricots à mettre.

Le gosse secoue sa tête blonde, libère sa menotte volontairement prisonnière.

— Moi, j'veux rester, j'veux le regarder encore avant qu'on l'ôte.

La fermière hausse doucement les épaules ; elle s'en va. Il reste seul et promène résolument ses petits mollets autour de l'ami mort, le géant moussu, sénile, pourri. Les bas rouges qu'on n'a pas accrochés glissent et tombent sur les souliers de cuir jaune.

*

Au bout de dix minutes, le petit rentre : il pleut. La pluie douce, l'eau attendue par les laborieux et dont chaque goutte vaut de l'or, fait des perles qui roulement et s'infiltrent dans la moelle fine de l'arbre mort.

Eclépens, 1907.

ANNETTE SCHULER.

tiques, romances sentimentales, airs d'opéra, solos, duos, chœurs, voire des fragments d'ouverture auxquels il donnait comme paroles, des trala... la... la et des pom, pom, pom, rappelant de très loin les flots-flots de l'orchestre ou les éclats d'une fanfare ; il ne dédaignait pas la scie et saluait aussi volontiers un ami par

Tiens, voilà Matthieu,
Comment vas-tu, ma vieille ?

ou bien :

Le voilà, Nicolas, ah ! ah ! ah !
que par la cavatine du page dans les *Huguenots* :

Noble seigneur, salut ! (bis)

Il joignait même, aux morceaux susdits, quelques psaumes et cantiques, souvenirs de l'école du dimanche, et possédait un stock assez riche de musique instrumentale : pas redoublés, valses, polkas, marches funèbres, — celle de Chopin, inévitablement, — sonneries militaires, etc. Il usait de tout cela, non sans discernement, selon les besoins, les circonstances et le milieu ambiant ; car l'esprit d'après propos, chez le « Monsieur qui chante », est d'un grand secours ; c'est grâce à lui qu'il réjouit la compagnie et se fait pardonner sa musicomanie perpétuelle. Il célèbre chaque incident par quelque phrase musicale ; et, comme il serait mal venu à chanter le morceau tout entier, son savoir peut se borner à un ou deux vers typiques.

Exemple : en cas de mauvais temps :

Il pleut, il pleut, bergère ;
Rentre tes blancs moutons,

aux premières gouttes tombées ; puis, ensuite, pendant l'avverse, avec un sourire à quelque voisine qu'il protège de son parapluie :

Dans mes voyages,
Combien d'orages ;
Que de naufrages,
Mais en retour...

et il s'arrête là, d'un air très malin. C'est le has-been jeté en eau... troublée. Un chalet se présente ; aussitôt, notre gaillard, le désignant du geste, brame :

Arrêtons-nous ici, l'aspect de ces montagnes...
ou bien :

Les rendez-vous de noble compagnie
Se donnent tous en ce charmant séjour.

Le « Monsieur qui chante » est parfois des plus déconcertants, — sans mauvais jeu de mots, je vous prie ; — en général, il n'a absolument pas le sentiment des choses solennelles et manque du respect qu'on accorde aux spectacles grandioses. Mon spécimen, du moins, était de ce genre. Devant un panorama alpestre qui incitait à l'admiration silencieuse, il n'hésitait pas à la rompre par quelque blague presque cynique. C'était plus fort que sa propre volonté.

Autre exemple. Un jour, nous avions fait depuis les bains de Louéche la grimpée de la Gemmi. Arrivés chez Varonnier, à l'hôtel du Wildstrubel, à la vue du glacier, notre chanteur nous offrit une série de variations sur le chant bien connu :

Salut ! glaciers sublimes, etc.

D'abord, il nous servit cette poésie sur l'air accoutumé, puis il la modula sur une mélodie allemande ; ensuite il l'adopta à la musique du *Corbeau et du renard*, — Un jour, maître corbeau, sur un arbre perché, — qui, comme bien on sait, a pour refrain un tradera suggestif. Enfin il utilisa la vieille chanson classique de Malborough, lequel « s'en va-t-en guerre, mironton, ton, ton, mirontaine », et tout porte à croire que cet incorrigible eût pour suivi longtemps son étude d'harmonie comparée si nous ne nous étions fâchés.

Il eut, néanmoins, le dernier mot, en nous

chantant, du haut d'un bloc erratique (et pour répondre à nos très justes récriminations) :

En mon bon droit, j'ai confian...an...ance.

Vous savez le reste ; lui aussi, malheureusement pour nous.

Mais, c'est assez dit, et il est juste d'ajouter que le « Monsieur qui chante » possède, outre une voix assez juste, une ou deux excellentes qualités ; entre autres, il n'est point du tout rébarbatif, et n'a pas la plus petite parcelle d'égoïsme en son âme de joyeux compère. Et, si vous me permettez, pour conclure, une comparaison musicale, j'ajouterais même, en toute sincérité, que ce mélomane, parfois embêtant, est généralement « du bois dont on fait les flûtes ».

LE PÈRE GRISE.

Filets de maquereau à la Polonaise.

6 personnes.

35 minutes.

Levez les filets de 3 beaux maquereaux, en rasant bien l'arête. Assaisonnez-les de sel et de poivre, roulez-les dans la farine, rangez-les dans une poêle contenant du beurre bien chaud et cuisez-les doucement en ayant soin de les retourner avec précaution.

Aussitôt cuits, rangez-les sur un plat long, chaud ; sez dessus un œuf dur, chaud, haché, une cuillerée à café de persil et faites tomber 2 gouttes d' « Arome Maggi » sur chaque filet. Dans la même poêle qui a servi pour les filets de maquereaux, cuisez à la noisette 60 grammes de beurre, ajoutez-y une cuillerée de mie de pain très fine et, quand cette mie est bien frite, versez-la avec le beurre sur les filets. Complétez avec quelques gouttes de jus de citron.

(*La salle à manger de Paris.*) LOUIS TRONGET.

La livraison de novembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Dans les airs, par le commandant Emile Mayer, — Les filles du colonel. Roman, par Manuel Gouzy. (Troisième partie.) — Des deux côtés de l'Atlantique, par Jeanne Mairat (Mme Charles Bigot). (Cinquième partie.) — La critique littéraire de Gaston Frommel, par Paul Staffer. — Les eaux qui montent. Croquis hollandais, par J.-J. Duprix. — Où s'en va le monde, par Ed. Tallichet. (Seconde partie.) Marroni. Nouvelle, d'Adolphe Vögtlin. (Trente-septième partie.) — Nouveau traitement de la tuberculose, par Henry de Varigny. — Chroniques parisienne, italienne, hollandaise, américaine, suisse-allemande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la Bibliothèque universelle :
Place de la Louve, 1, Lausanne

La semaine-attractions.

Au Théâtre, les deux représentations de la semaine ont été consacrées aux *Bouffons*, un très grand succès. Tout charme, dans cette pièce qui évoque l'enthousiasme que suscita « Cyrano de Bergerac ». Très bien interprétés par nos artistes, montés avec un grand luxe de décors et de costumes, les « Bouffons » ne pouvaient manquer leur effet. On les redonnera mardi.

Demain, dimanche, deux spectacles de choix. En matinée, le *Voleur* et *Octave*, ou beaucoup de bous pour rien. Le soir, encore le *Voleur* et *Francs-Maçons*, le désopilant vaudeville. Ces deux représentations du *Voleur* seront irrévocablement les dernières.

Depuis hier, le *Kursaal* a une vedette de tout premier ordre. Un quartette de chant qui présente la partie lyrique de son numéro dans des tableaux vivants champêtres merveilleux de couleur, de lumière et de vérité rustiques, véritable évocation des œuvres du peintre Millet. A côté de cela, des cyclistes-équilibristes, un trio d'acrobates extraordinaires, une gentille chanteuse, des vues nouvelles au Cinéma-Paté.

N'oublions pas que nous avons eu aussi, cette semaine, deux représentations par notre excellente société d'amateurs *La Muse*. Elle nous a donc donné *Les Oberlés*, de Edm. Haraucourt, une pièce très intéressante et discutée, tirée du roman de René Bazin. Elle était montée avec soin et interprétée avec beaucoup de conscience. *La Muse*, une fois de plus, a été chaleureusement applaudie.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT